

grande fimarre le prenoit comme une aube depuis le col jusqu'aux pieds, qu'elle couvroit. Il avoit sur sa tête un turban tout blanc, avec une plume en aigrette au-dessus; il s'étoit blanchi le visage, aussi bien que la barbe, qu'il portoit longue d'un bon pied; il avoit en ses mains des gands aussi blancs que le reste, & portoit un livre où il paroïssoit lire quelque chose. Il s'approcha au petit pas suivi de quatre satyres, entre lesquels Sancho reconnut Rebarbaran, qui lui fut d'un bon augure. Arrêtez vous leur cria-t-il si tôt qu'il fut à la portée de la voix, indiscrets Chevaliers, tous deux également indignes de mon affection, & des peines que je me donne pour vous. Votre combat m'a retiré du doux repos dont je jouïssois. Je suis Parafaragaramus votre protecteur & votre ami. C'est moi qui ai fait rompre vos lances dans vos mains; c'est moi qui ai enchanté vos épées pour vous empêcher l'un & l'autre de répandre un sang que vous regretteriez avec amertume. Pour toi, Chevalier aux armes noires, qui ne veux pas être connu, continua-t-il en s'adressant à Don Quichotte, je t'assure de ma discrétion & du secret, mais ne t'avise pas une autre fois d'entreprendre une querelle sans fondement. Le Chevalier que tu vois, n'a aucun dessein d'offenser ni toi ni personne à qui tu puisses prendre intérêt, il te servira dans les occasions où tu ne pourras pas te

LIV. III.
CHAP.
XLVIII.

passer de lui ; je ne t'en dirai pas davantage ; éloigne toi , je te l'ordonne par tout le pouvoir que j'ai sur toi ; va m'attendre un moment à l'entrée du bois du côté que tu m'as vû venir.

Don Quichotte ne se le fit pas répéter , & obéit avec une soumission profonde , & passa directement sous les arbres où les Ducs & les autres étoient cachez , & sa confusion leur donna un nouveau sujet de rire.

Pour toi , Chevalier Sancho , poursuivit l'Enchanteur après que le Chevalier aux armes noires fut parti , tu n'as fait que ce que tu as dû faire , & je te pardonne avec plus de facilité qu'au Chevalier qui s'en va ; assure toi désormais de ma protection , & sois bien sûr qu'elle ne te manquera pas par tout où mon pouvoir pourra s'étendre. Je t'avertis qu'il y a un méchant Magicien Enchanteur nommé Freston nouvellement sorti des chaînes où Pluton le retenoit depuis trois ans qui t'a juré une guerre éternelle , à cause qu'étant son ennemi , il voit que je te protege ; mais j'empêcherai qu'il ne te fasse aucun mal. Il te haït peut-être à cause de ton maître qu'il veut perdre , & qu'il haït comme le diable , parce qu'il est écrit dans les destinées , que le grand Don Quichotte doit combattre & vaincre un jeune Chevalier , qu'il protege , & que tous les demons croient son bâtard ; avertis l'en , afin qu'il s'en donne de garde , & que vous vous pré-

pariez tous deux à soutenir de rudes combats en peu de tems, & à soutenir les plus glorieufes aventures de votre vie, pour tirer la pauvre Princeffe Dulcinée du 'Tobofo de l'enchantement où Merlin la retient comme une gredine dans la caverne de Montefinos. Mais pour te faire prendre cœur par avance, fuis Rebarbaran, ce fatyre que tu connois déjà, il va te mener dans un endroit où tu ne t'ennuyeras pas.

Sancho fuivit fans répondre le fatyre Rebarbaran, qui le mena dans un coin du bois où il vit fur une table les apprêts d'un déjeuner, cette fois là bien frugal, n'y ayant que du pain & de l'eau, fans affiette ni serviette, & personne pour le servir. Laiffons l'y, pour fi peu de tems qu'il a à y refter.

LIV. III.
CHAP.
XLIX.

CHAPITRE XLIX.

Repas magique Apparition d'un nouvel Enchanteur. Défi fait à Don Quichotte, & ce qui s'ensuivit.

SI-TÔT que l'Enchanteur eut remis Sancho entre les mains du Satyre, il étoit venu rejoindre Don Quichotte, pour le mener plus avant dans le bois, & lui faire une fevère reprimande de fon emportement hors de faifon. Quoi! lui dit-il entre autres choses, toi dont la fageffe & la prudence con-

LIV. III.
CHAP.
XLIX.

nues par toute la terre font cause que je t'ai pris en amitié, tu t'offenses sur une simple parole générale, lâchée sans aucun dessein de t'offenser? Crois-tu qu'il suffise à un homme d'avoir de l'esprit & de la science, & que ce soit la seule force jointe à la valeur qui doive regler toutes les actions de la vie? Désabuse-toi si tu l'as cru, puisqu'il faut avec cela du bon sens, de la prudence & du discernement. Il n'y a que ces seules vertus-là qui fassent les Heros. Regarde la vie & les actions du Chevalier Roland, tu y verras par-tout une égale bravoure & une pareille force; mais vois la différence entre Roland le furieux & Roland le sage, avant que l'infidelité d'Angelique lui eût tourné la cervelle, ou après qu'Atolphe lui eût fait reprendre son bon sens renfermé dans une phiole, qu'il avoit été querir sur l'hypogriphe jusques dans le Paradis terrestre. Fais réflexion à ce que je viens de te dire, & rens toi sage à l'avenir. Je t'aime trop pour rendre ton deshonneur public; retourne-t'en te défarmer, & reviens sur tes pas, comme si tu te promenois, rejoindre la compagnie que j'ai rassemblée proche d'ici. Je ferai reporter tes armes au château d'Eugenie, & j'y ferai conduire ton cheval sans que personne le voye rentrer. Je t'ai laissé faire une faute pour t'apprendre à n'en plus faire dorénavant. Ton Ecuyer te dira le nom d'un nouvel ennemi

ennemi qui s'est déclaré contre toi, & que tu auras à combattre; mais ce n'est qu'à force de sagesse & de patience que tu en viendras à bout, parce qu'il est plus fourbe que vaillant; mon secours ne t'abandonnera pas au besoin, mais la prudence ne doit pas non plus te quitter. Adieu. L'Enchanteur eut à peine achevé qu'il disparut, & ne donna pas le tems à notre heros de se jeter à ses pieds, parce qu'il lui défendit de descendre de cheval, de le remercier, & de le suivre. Pour lui il se perdit entre les arbres, & notre heros tout honteux alla ponctuellement exécuter les ordres de son sage Enchanteur.

Pendant que le heros de la Manche, qui avoit coutume de prêcher les autres, fut si bien prêché lui-même, les Espagnols & les François étoient sortis de leurs niches; & en faisant semblant de se promener par le bois, ils étoient venus où étoit Sancho qu'ils trouvèrent seul, comme j'ai dit, auprès d'une table. Vraiment, Seigneur Chevalier, lui dit la belle Provençale, le métier de Chevalier errant n'est pas, à ce que je vois, fort dangereux; nous croyons trouver déjà cinq ou six Chevaliers vaincus, & vous dans le chemin de la gloire; Monsieur le Duc avoit ordonné qu'on emmenât une charette pour enlever les trophées & les dépouilles que vous aviez conquises, & il n'y en a pas un de nous qui n'eût juré que vos bras agissoient pour l'honneur de la beauté de la Comtesse,

LIV. III.
CHAP.
XLIX.

& nous voyons avec étonnement qu'il n'y a que vos dents qui soient en mouvement pour le profit de votre ventre. Mardi, Mademoiselle, lui répondit Sancho, vous parlez comme on dit que parlent les gens de votre païs, sans sçavoir ce qu'ils veulent dire; si vous aviez été ici il y a un quart d'heure, vous auriez vû si je n'ai pas bien gagné le pain & l'eau que Monseigneur Parafaragaramus me fait donner. Quoi! dit la Comtesse, c'est lui qui vous regale? Oui, Madame, répondit Sancho. Et je ne vois ici personne de ses gens, dit-elle. A ce mot deux satyres sortirent de derriere des arbres, & vinrent en gambadant lui dire que l'Enchanteur lui-même alloit venir.

En attendant son arrivée toute la troupe autour de Sancho se mit à le questionner, & pendant qu'il répondoit, un satyre lui ôta son épée enchantée, & lui en remit une autre d'une garde pareille sans qu'il s'en aperçût. Il conta son combat, & l'enchantement de son épée, dont il n'avoit pas pû jouir pour fendre le discourtois Chevalier aux armes noires; & comme on fit semblant de ne pas le croire, il montra son épée pour en convaincre ses auditeurs; mais ce fut un mauvais témoin pour lui, parce qu'elle se tira du fourreau sans aucun effort. Il en resta tout-à-fait confus, & ne sçavoit que dire lorsque Parafaragaramus qui venoit de relancer Don Quichotte, parut.

Les Ducs, le Comte & leurs épouses lui firent de loin de très-grandes reverences; ce que firent aussi les François & les Françaises, qui tous firent semblant d'être étonnez de le voir. La seule Eugénie alla au-devant de lui, & feignit de se jeter à ses pieds pour le remercier de toutes les obligations qu'elle lui avoit; mais il l'en empêcha, & la ramena auprès des autres, à qui il fit une profonde inclination les deux mains sur l'estomac. Comme ils feignoient toujours de l'étonnement & de l'embarras, Eugénie leur dit de ne rien craindre, qu'elle étoit sûre que le Seigneur Parafaragaramus étoit trop de ses amis pour ne les pas voir avec plaisir, puisqu'ils étoient de sa compagnie.

Le sage enchanteur rencherit sur les assurances de la Comtesse, & ajouta qu'il n'avoit prétendu donner à déjeuner qu'au seul Chevalier Sancho, & encore le regaler seulement à la manière de l'Ordre; mais puisque vous voilà si bonne compagnie, poursuivit-il, il faut dégarnir mon office. Holà ho, Rebarbaran, dit-il à un fatyre, faites promptement monter du vin, & du meilleur, qu'on fasse aussi monter quelque chose d'appétissant, & des services. A ce mot le fatyre alla à trois pas faire des gambades, & Sancho voyant tout d'un coup sortir à côté de lui une flamme subtile & bleue avec beaucoup de fumée, recula en tremblant, & la

LIV. III.
CHAP.
XLIX.

terre s'ouvrit sous les pieds du fatyre , qui fondit , & la fumée se dissipant , le Chevalier vit une table paroître couverte de belles serviettes , d'une belle nappe , d'affiettes & de plats d'argent , d'un poulet d'Inde en compote , d'un autre à la daube , de pâtés , de jambons , & de quantité d'autres viandes froides ; en un mot un service complet où rien ne manquoit ; & pour la boisson , il vit retirer de dessous la table douze grosses bouteilles de vin & des sieges.

Parafaragaramus pria Eugenie de faire les honneurs du modique déjeûner qu'il lui présentoit. Elle s'en chargea & pria tout le monde de s'asseoir. Chacun fit semblant d'avoir horreur de toucher des viandes qui sortoient de l'enfer , & s'excusa d'en manger. Le Duc tira Sancho en particulier , & voulut lui faire naître du scrupule de cette table infernale , & de ce qui étoit dessus. Non , non , Monseigneur , lui dit Sancho , ne craignez rien , Parafaragaramus est honnête homme ; & puis au fond , ventre affamé n'a point d'oreilles , mes boyaux crient que mon gosier est bouché , & quand ce seroit le reste du diable que je leur envoyerois , il faut leur faire voir que non ; & en disant ces paroles il alla vîtement faire l'épreuve du vin. Le sage Enchanteur fit semblant de s'apercevoir de la perplexité générale , & mit la main sur la table , en jurant qu'il alloit faire enlever par des Enchanteurs tous ceux

qui ne mangeroient pas. Chacun se mit donc en état de manger, & mangea en effet, & même de bon appetit. Sancho, qui fourroit toujours son nez par-tout, pria Parafaragaramus de leur tenir compagnie, & l'Enchanteur lui répondit qu'il étoit jeûne pour lui ce jour-là, qu'il ne mangeoit jamais avec les Dames. Il ordonna aux fatyres de servir & de refter; & fans que Sancho occupé à déjeûner, songeât davantage à lui, il se perdit entre les arbres, où les François crièrent qu'ils venoient de le voir tout d'un coup fondre en terre.

Pendant que toute la troupe déjeûnoit de fort bon appetit, Don Quichotte parut en robe de chambre, feignant d'ignorer ce qui étoit arrivé à Sancho, qui le lui répéta avec des paroles atroces contre l'incivil Chevalier aux armes noires. Notre heros avala doux comme lait les injures qui lui furent dites; il ne fit que se confirmer dans la croyance des Enchanteurs & des enchantemens lorsque Sancho lui dit que son épée, qu'il n'avoit pas pû tirer de son fourreau, quoiqu'il y eût employé toutes ses forces, étoit venue d'elle même après que le discourtois Chevalier avoit disparu. Don Quichotte en voulut voir l'épreuve, & Sancho la tira encore en sa présence fans difficulté. Vous ne sçavez pas tout, Monsieur, lui dit Sancho. Qu'y a-t-il de nouveau, ami Sancho, lui demanda notre heros? Il y a, répondit l'E-

LIV. III
CHAP.
XLIX.

cuyer , bien d'autres nouvelles ; un diable qui vous en veut , est tout fraîchement sorti de l'enfer pour vous persécuter ; le sage Parafaragaramus m'a ordonné de vous en avertir , & de vous dire de vous en défier. Il m'a dit son nom ; c'est je crois Freslon , Friton , Foulon. Non , non , reprit Don Quichotte , c'est un magicien qu'on nomme Freslon. Oui , oui , oui , Monsieur , dit Sancho en interrompant son Maître , c'est lui-même ; il souvient toujours à Robin de ses flutes. Parafaragaramus dit qu'il ne sçait pas pourquoi il vous en veut , si ce n'est à cause que vous devez vous battre contre son fils.

Est ce que les Enchanteurs sont mariez , demanda la Marquise ? Non , non , Madame , répondit Sancho , ils sont trop heureux pour avoir des femmes , & ont trop d'esprit pour en prendre ; celui dont je parle est fils d'une maîtresse , & ces femmes là sont commodes , car on les change quand on veut. Je sçai qui c'est , interrompit Don Quichotte avec tranquillité , c'est lui qui m'a emporté mon cabinet , où étoient les histoires de tout ce qu'il y a eu de Chevaliers errans dans le monde ; mais que lui & son fils viennent quand ils voudront , je ne les crains ni l'un ni l'autre. Pendant ce beau dialogue notre Heros qu'on avoit fait mettre à table entre la Comtesse & la Provençale avoit déjeuné aussi-bien que les autres , & le même satyre qui avoit déjà changé l'épée de San-

cho, la changea une seconde fois, & lui remit l'épée enchantée.

LIV. III.
CHAP.
XLIX.

Leur conversation fut interrompue par un bruit de clairons qu'on entendit dans la forêt, & qui attira les yeux de tout le monde du côté du bruit. Les spectateurs faisant semblant d'être épouvantés de ce qu'ils voyoient, s'éloignèrent; & nos deux aventuriers faisant fermes eux seuls, & s'étant mis en pied, ne branlèrent pas de leur place. Les satyres qui avoient soin de la table, la firent disparaître tout d'un coup avec ce qui étoit dessus; elle rentra en terre comme elle en étoit sortie, presque aux pieds de nos braves, qui ne virent à sa place qu'une noire & épaisse fumée. Nous dirons bientôt d'où provenoit le prodige. Nos aventuriers s'éloignèrent un peu de ce qu'ils prenoient pour une gueule d'enfer; mais ayant tourné la tête d'un autre côté, ils virent avec surprise un spectre qui venoit à eux à travers le bois.

C'étoit un homme effroyable, qui jettoit de tems en tems par la poitrine une flamme vive avec une légère fumée. Il étoit vêtu d'un rouge très-vif depuis les pieds jusqu'à la tête; ses yeux ne paroissoient point, ou paroissoient si petits, qu'on ne pouvoit pas les distinguer; son casque étoit couvert de plumes rouges, d'où sortoient les deux plus grandes cornes de bœuf qu'on avoit pu trouver, & qui jettoient aussi feu & flam-

LIV. III.
CHAP.
XLIX.

mes de tems en tems ; ses armes étoient de la couleur de son habit , & il portoit une lance d'une grosseur prodigieuse ; le cimenterre qu'il avoit à son côté étoit large de plus de quatre doigts. Il passoit l'ordinaire grandeur des hommes , & montoit un puissant cheval ; en un mot sa figure étoit affreuse , & le Comte du Chirou qui avoit été l'inventeur de l'artifice , étoit lui-même étonné de ce qu'il avoit si bien réussi. Tous les spectateurs paroissant trembler à sa vûe , se mirent à couvert derriere nos deux aventuriers qui ne branloient pas.

Cette terrible figure s'approcha d'un air à dévorer tous les assistans , & portant la parole au heros de la Manche : Ne sçaurois-tu , lui dit-il , m'enseigner où je pourrois trouver un certain Chevalier qui se nomme Don Quichotte , & qui se fait appeller le Chevalier des Lions ? Il y a quatre jours que je suis sorti de l'enfer & que je le cherche par-tout pour le rouer de coups ; mais il faut qu'il se cache , puisque je ne puis le trouver , ni en apprendre des nouvelles. Je sçai pourtant bien qu'on l'a instruit de mon dessein , parce qu'un certain veillaque d'Enchanteur nommé Parafaragaramus son ami a dû le lui dire , & lui a sans doute dit ; dis moi si tu sçais où je pourrai le trouver. Il n'est pas loin , lui répondit l'intrépide Don Quichotte ; mais avant que de te dire où il est , je voudrois bien sçavoir qui tu es , toi

qui fais tant de bravades & de rodomontades. Je veux bien te contenter, répondit le spectre, à condition que tu me contenteras à ton tour. Je suis le Magicien Freston, qui ai enlevé le cabinet & les livres de Don Quichotte il y a deux ans, huit mois, une semaine, deux jours & quatre heures. J'ai métamorphosé en une vilaine & puante païfane la Princesse Dulcinée du Toboso, & l'ai mise à la garde du sage Merlin dans la caverne de Montefinos, où je vais deux fois la semaine lui donner régulièrement vingt coups d'étrivieres, parce que ce n'est qu'une greline qui n'a pas de quoi payer sa dépense, & que ce Don Quichotte son Chevalier ne lui envoie pas un sol. Pour quelque petite affaire pendable Pluton m'avoit fait enchaîner, mais enfin il m'a rendu la liberté, à la charge de me battre à armes pareilles avec ce Chevalier des Lions. Si je puis le vaincre, je serai libre pour toujours, & si je suis vaincu, je retournerai dans mes chaînes; mais hâte-toi de me dire où il est, parce que je suis pressé. Le feu qu'il jettoit par la poitrine & par les cornes continuoit & augmentoit à mesure qu'il parloit, & quoique cet objet fût épouvantable, notre heros n'en fut point épouvanté; il eut même besoin de toute la patience que Parafaragaramus lui avoit recommandée, pour l'écouter jusques au bout.

Si tu n'es pas plus brave que tu n'es sça-

LV. III.
CHAP.
XLIX.

vant , lui dit Don Quichotte , tu n'es toi-même qu'un veillaque & un marane * , puis-que celui à qui tu parles est le Chevalier des Lions lui-même. Toi , reprit le Magicien en riant d'une maniere effroyable , tu es le Chevalier des Lions , & te voilà paré comme une poupée ! depuis quand les Chevaliers errans se font-ils farder & accommoder comme tu es , & se font-ils entortiller d'une robe de chambre à fleurs d'or ? Eh ! où font tes armes ? Ne t'en mets point en peine , répondit notre heros , tel que je suis je vais te donner satisfaction. En même tems il voulut monter à cheval , & obliger Sancho à se désarmer ; mais le spectre lui dit qu'il étoit indigne à un Chevalier de se servir des armes d'autrui , & de n'avoir pas toujours les siennes sur le dos ; & laissant-là Don Quichotte , il demanda à Sancho s'il vouloit en attendant que le Chevalier des Lions fût en état de lui donner satisfaction , s'éprouver seul à seul contre lui. Sancho auroit assurément répondu & accepté le défi si le heros de la Manche lui en eût donné le tems ; mais celui-ci outré des railleries de l'Enchanteur étoit fauté à l'épée de Sancho , & faisoit d'inutiles efforts pour la tirer ; parce que comme on l'a dit , c'étoit l'épée enchantée qu'on lui avoit remise. Ce que le spectre voyant , il en redoubla son ris ef-

* Mot injurieux qu'on dit aux Mores qui sont en Espagne , ou à ceux qui en sont descendus.

froyable , en leur difant qu'ils étoient des Chevaliers de promenade , des Chevaliers de bouteille , des Chevaliers de franche lip-pée , en un mot des bâtards de l'Ordre , & qu'affûrement Pluton s'étoit moqué de lui de l'envoyer combattre contre des gens qui n'avoient pas feulement une épée à eux deux ; & après cela il leur tourna le dos , & regagna la forêt , en criant qu'il alloit de ce pas redoubler fa dofe fur Dulcinée pour diffiper fon chagrin.

Notre Chevalier regarda du côté de tous les fpectateurs s'il ne verroit pas une épée qu'il pût ravir ; mais tous étoient défarmez , & lui dans la plus grande colere où il eût jamais été , vouloit fuivre le fpectre , mais il en fut empêché par Eugenie , qui lui promit de fçavoir de Parafaragaramus où il pourroit trouver cet insolent Enchanteur. Pendant que la Comteffe calmoit les transferts furieux du Chevalier des Lions , le même fatyre avoit pour la troifième fois changé l'épée de Sancho , & notre heros qui étoit prefque remis par l'affurance qu'Eugenie lui avoit donnée , fe contenta de dire que s'il avoit eu feulement une épée , il auroit fait repentir l'Enchanteur de fes impertinentes railleries , & porta encore la main fur celle de fon Ecuyer , qui pour le coup fortit de fon fourreau.

Quand Don Quichotte n'auroit pas été fou , cela feul auroit pû lui démonter la

LIV. III.
CHAP.
XLIX.

cervelle. Jamais étonnement ne fut égal au sien. Eh bien , dit-il à toute la compagnie , voyez ce que c'est que la force des enchantemens. C'est ce maudit Magicien-là , poursuivit-il avec fureur , qui avoit enchanté l'épée du Chevalier Sancho ; mais je jure de ne me pas faire couper poil de barbe que je ne l'aye trouvé ; & afin qu'il ne puisse plus m'en donner à garder , je porterai aussi bien que lui mon épée nue. Désabusez vous , Seigneur Chevalier , lui dit le Duc , je ne crois pas que ce soit lui qui ait fait cet enchantement , je crois plutôt que ç'a été Parafaragaramus , qui n'a pu souffrir que vous vous exposassiez avec des armes inégales contre un démon. Eugenie promit encore de lui en donner des nouvelles le lendemain , après avoir parlé à son bon ami Parafaragaramus. Je voudrois bien , dit notre heros en parlant au Duc , que Monsieur le Bachelier que j'ai vû chez vous , & les autres incrédules , fussent ici , pour voir s'il y a des Enchanteurs ou non. Que pourroient-ils dire sur tous ces tours de passe-passe que vous venez tous de voir , & dont vous êtes témoins oculaires ? Sancho qui avoit toujours écouté , continua selon son sens , & ne songeant qu'à la goinfrerie : Oui , Monsieur , je voudrois bien les voir ces esprits incrédules , & sçavoir ce qu'ils pourroient dire sur la table bien garnie que j'ai vûe de mes propres

yeux sortir de l'enfer tout d'un coup, & que vous y avez vû rentrer de même. Diable emporte, si j'étois l'Enchanteur, je les laisserois tous mourir de faim par plaisir pour leur pénitence. Avec de semblables discours ils reprirent le chemin du château, où nous les laisserons se reposer pour dire quel étoit ce nouvel Enchanteur, & d'où provenoit le déjeûner qu'ils avoient fait, & la disparition de la table; il faut commencer par ce dernier article, puisque c'est le premier en date.

Le Comte du Chirou qui avoit imaginé le tour, avoit fait faire une fosse, comme une maniere de cave, dont la terre étoit soutenue par des poutres appuyées sur des pieux, au-dessus de quoi on avoit mis des planches qu'on avoit couvertes de gazon, & on y avoit laissé une espece de trape, qui portoit sur quatre cordes, ou plutôt sur deux cordes croisées, qui répondoient à quatre poulies, & on avoit attaché aux extrêmités de ces quatre cordes qui soutenoient cette trape des poids d'égale pesanteur, en sorte qu'il n'y avoit qu'à lâcher les poids pour faire tout d'un coup monter la trape au niveau de la terre; & afin que Don Quichotte & Sancho ne s'apperçussent pas de ce qui se faisoit dans le fond de cette cave, en mettant dessous le gazon la table garnie, & l'ôtant lorsqu'on la faisoit disparaître, on avoit mis par tout le haut de la poudre à canon

LIV. III.
CHAP.
XLIX.

délayée avec des mixtions pour en faire un feu d'artifice qui parût en même tems un feu vif, & qu'il en restât pourtant une fumée épaisse. Ceux qui s'étoient chargez de l'exécution du dessein l'avoient plusieurs fois éprouvé; & enfin avoient si bien réussi que Don Quichotte & Sancho se seroient donnez à Belzebut, qu'ils avoient été servis, & qu'ils avoient déjeûné par art de négromancie. C'étoit par ce même trou qu'étoit disparu celui qui avoit été commis à la garde des armes de Sancho, & qui lui avoit donné tant de coups de coulevres; & comme le trou n'étoit pas tout à fait dans sa perfection, on avoit empêché Don Quichotte d'en approcher après que le maître d'hôtel s'y fut jetté. Des gens moins prévenus que nos aventuriers auroient bien pû s'apercevoir que le gazon avoit été coupé; mais quand cela feroit arrivé, ils étoient sur le pied de croire à un besoin que ce trou étoit un des soubiraux de l'enfer, plutôt que de n'y trouver pas quelque chose d'extraordinaire & digne de leurs visions.

Pour l'Enchanteur Freston, c'étoit le même Officier de Valerio, qui avoit cette fois là prit un masque représentant une face de démon chapronné de cornes. Le feu qu'il jettoit provenoit d'une composition de poudre à canon, de coton, d'eau de vie, de canfre & d'autres artifices qu'on avoit mis ensemble dans une boëte de fer

blanc sur l'estomac, & dans les extrêmités des cornes sur la tête, & le tout étoit presque traversé d'un petit tuyau de fer, qui répondoit par une petite peau de cuir bien mince & bien cousue, à un petit soufflet, que l'Enchanteur avoit sous l'aisselle, & qui portoit vent aux trois endroits; en sorte que le feu qui étoit renfermé dans la boîte & dans les cornes; étant réveillé par le vent, enflammoit les compositions, & faisoit l'effet que nous avons vû, & qui étoit effectivement terrible pour ceux qui n'y étoient pas préparés.

Si-tôt que notre heros fut rentré dans le château, son premier soin fut d'aller visiter ses armes, qu'il trouva blanches & bien polies, avec une autre lance en bon état, & deux lions peints au naturel sur son écu; aussi n'étoit-ce pas le même écu qu'il avoit porté dans la forêt, la peinture n'en auroit pas été seiche; ç'en étoit un autre que le Duc avoit fait peindre depuis quelque tems, & qu'il fit mettre à la place du premier pour toujours faire trouver à notre heros du merveilleux dans tout ce qui lui arrivoit. Il prit son épée, & l'ôta du fourreau sans aucune peine, & la laissa nue pour n'être pas pris au dépourvû. Il se perdoit dans ses imaginations, & ne sçavoit comment ses armoiries avoient été si bien faites & en si peu de tems, ni comment ses armes avoient été rapportées & remises où elles étoient, vû qu'il

LEVRE III.
CHAP
XLIX.

qu'il avoit emporté la clef de la chambre; ainsi tout ce qu'il y pouvoit comprendre, c'est qu'il ne lui arrivoit rien que par art de négromancie; & il en concluoit que rien n'étoit impossible aux Enchanteurs; ce qui le touchoit plus vivement, étoit le dé-fenchantement de Dulcinée, & la compas-sion qu'il avoit des tourmens qu'elle endu-roit. Cependant il ne pouvoit s'imaginer que le Magicien Freston fût assez barbare pour faire ce qu'il disoit; mais il étoit bien résolu de rompre le charme, si-tôt que le sage Parafaragaramus lui en auroit ouvert le chemin, comme il le lui avoit promis.

Il s'arma de pied en cap, bien résolu de ne mettre point les armes bas qu'il n'eût trouvé l'insolent Enchanteur Freston, & de ne plus s'exposer à ses impertinentes raille-ries, sans être en état de l'en faire re-pentir. Il descendit armé; quoiqu'on se dou-tât bien de son dessein, on ne laissa pas de lui demander, comme si on l'eût ignoré, & il l'avoua, & supplia bien instamment la Comtesse de se souvenir de sçavoir tout de Parafaragaramus. Elle lui répondit qu'elle avoit trouvé ce sage Enchanteur dans son cabinet, où il l'attendoit pour le lui expli-quer; mais qu'elle ne lui avoit point deman-dé par où il étoit entré, quoique les portes & les fenêtres fussent fermées, & qu'il n'y eût point de cheminée, parce qu'elle sça-voit bien qu'il se rendoit invisible quand il vou-

vouloit, & qu'il passoit tout armé & monté sur son grand cheval par le trou d'une aiguille.

Elle poursuivit en disant qu'elle avoit appris de lui que c'étoit le lâche Freston lui-même qui avoit enchanté l'épée du Chevalier Sancho, parce qu'il n'étoit qu'un poltron qui n'auroit jamais osé se moquer de lui ni le braver s'il avoit été en état de défense; que Parafaragaramus lui avoit promis de le combattre lui-même en sa présence, & se faisoit fort de le renvoyer en enfer aussi vite qu'il en étoit venu; cependant qu'il n'avoit pas pû se dispenser de lui dire qu'en sortant d'avec lui, ce maudit Enchanteur avoit été dans la caverne de Montefinos, où il avoit eu en effet la barbarie de donner vingt coups d'étrivières bien appliquez à la pauvre Princesse Dulcinée, & que sans doute il auroit encore porté sa cruauté plus loin, si Parafaragaramus lui-même ne l'en avoit empêché, & ne l'avoit obligé de prendre la fuite, & d'abandonner cette pauvre Dame, après l'avoir traînée long-tems toute nue sur les ronces & les épines; que cette pauvre désolée avoit appelé plus de cent fois son fidele & bien-aimé Chevalier Don Quichotte à son secours, & que c'étoit cela qui avoit redoublé la fureur de son bourreau; mais que Parafaragaramus l'avoit un peu remise, en lui promettant qu'avant qu'il fût huit jours il la vengeroit, & que l'invinci-

LIV. III.
CHAP.
XLIX.

ble Chevalier des Lions romproit son enchantement; que c'étoit ce que Parafaragaramus lui avoit donné ordre de lui dire, & qu'il dormit en repos sur cette assurance. Ah! Madame, lui dit le triste Chevalier les larmes aux yeux, suppliez de ma part le sage Enchanteur de me laisser combattre moi-même contre le maudit Magicien Freston; ma Princesse l'incomparable du Tobofo ne seroit pas bien vengée si elle ne l'étoit par mon bras, & je mourrois de rage si un autre que moi le renvoyoit en enfer. La Comtesse lui promit d'en parler à Parafaragaramus & de faire ses efforts pour qu'il lui accordât sa demande, & lui ordonna de sa part de se désarmer jusqu'à nouvel ordre; ce qu'il fit tout aussi-tôt.

Sancho ne sçachant à la fin comment accorder cet enchantement de Dulcinée avec ce qu'il avoit fait, se figura que c'étoit lui-même qui s'étoit trompé, & que Dulcinée étoit véritablement enchantée; & la plus forte raison qu'il avoit pour le croire, étoit que Parafaragaramus étoit trop honnête Enchanteur pour lui en avoir parlé à lui-même, si ce n'avoit pas été une vérité. Il lui restoit cependant un scrupule au sujet de cet Enchanteur, dont il s'ouvrit à la Comtesse, qui lui en donna la solution; mais il ne regardoit point Dulcinée.

C'étoit au sujet de son épée, qui avoit été enchantée par ce méchant Freston, mal-

gré ce que Parafaragaramus lui avoit dit que toutes ses armes étoient à l'épreuve des enchantemens. Je n'ai pas songé à vous expliquer cet article, Seigneur Chevalier Sancho, lui dit Eugénie, quoique mon bon ami me l'eût pourtant ordonné; c'est que vos armes ne pourront pas être enchantées quand vous voudrez les employer contre un Chevalier comme vous, mais un méchant Enchanteur peut les enchanter de peur que vous ne vous en serviez contre lui; ainsi, Seigneur Chevalier, ajouta-t-elle, parlant à Don Quichotte, qui avoit écouté la demande de Sancho, c'est encore une raison qui vous doit empêcher de vouloir combattre vous-même le méchant Freston. Après cette conversation nos aventuriers se retirèrent dans leur chambre occupés de leurs visions, sur-tout le héros de la Manche, qui auroit voulu être déjà aux mains avec le méchant Freston, & désenchanter son imaginaire Dulcinée. Les François & les Espagnols en firent autant, après avoir bien ri de la folie extraordinaire de ces deux hommes.

CHAPITRE L.

*Dissertation sur la différente maniere d'aimer
des Espagnols & des François.*

LIV. III.
CHAP. L.

VALERIO & Sainville avoient tout-à-fait recouvré leur santé aussi-bien que le Comte du Chirou, & le départ de tous ensemble du château de la Ribeyra pour aller à Madrid avoit été fixé au lendemain. Nos Chevaliers le sçavoient & se dispoisoient aussi à partir. Don Quichotte avec plaisir, parce que la vie qu'il avoit menée chez Valerio lui sembloit trop molle & trop délicate pour un homme aussi nécessaire au public qu'il croyoit être, & qu'il espéroit que la campagne lui étant ouverte, il trouveroit des aventures à tout moment. Il n'en étoit pas de même de Sancho, qui ne quittoit ce gîte qu'avec peine, parce qu'il y trouvoit de quoi se rassasier & de quoi contenter son humeur gloutonne, & qu'outre cela c'étoit pour aller chez le Duc, où il lui étoit arrivé des aventures qui ne lui plaisoient pas. Il s'étoit figuré que ce château lui portoit malheur, & il ne se trompoit pas tout-à-fait comme on l'a vû, aussi auroit-il bien mieux aimé aller ailleurs; mais il n'en étoit pas le maître, & il falloit suivre la compagnie. Il s'y résolut néanmoins, parce qu'il ne pouvoit pas faire autrement, en se flattant du moins qu'étant couvert de ses bonnes armes

on ne pourroit plus lui faire ni mal ni peur, puisqu'à leur faveur il étoit à labri des enchantemens.

Avant que de fortir tout-à-fait du château de Valerio, & finir les aventures de Don Quichotte & de Sancho, qui se terminèrent chez le Duc de Medoc, il paroît à Ruy Gomez, qu'après avoir rendu compte des actions & des paroles des deux foux, il doit dire aussi ce que d'honnêtes gens qui avoient de l'esprit, avoient fait lorsque la santé des uns & la douleur des autres leur avoit permis de se rejoindre ensemble, & de former une espèce de société. L'on a dit plusieurs fois, qu'excepté les visions sur les Chevaliers errans, le Heros de la Manche n'avoit rien que de raisonnable, ainsi il étoit appelé dans leurs conversations, ou du moins y étoit souffert, & sa présence n'y apportoit point d'autre circonspection que celle de ne point parler du tout de lui que par les beaux endroits, & jamais sur rien qui fût propre à redoubler ses accès, à moins que cela ne fût nécessaire pour le divertissement que la société avoit prémédité d'en tirer.

Leurs entretiens ordinaires étoient de galanterie & rouloient presque toujours sur l'amour & ses effets. La maniere différente dont les François & les Espagnols traitoient cette passion, fut fort différente & fort spirituellement discutée, aussi-bien que la fidé-

LIV. III.
CHAP. L.

lité des uns & des autres pour leurs maîtresses & leurs épouses, & des Dames pour leurs amans & leurs maris. Les François convinrent, que l'amour sembloit être né en Espagne, où généralement tout le monde y étoit porté, qu'il sembloit même que les Espagnols aimoient d'une manière plus sérieuse que les François, puisqu'il paroissoit qu'ils faisoient de leur amour une des principales occupations de leur vie; mais que cependant les François aimoient d'une manière plus engageante, & que si on ne trouvoit pas parmi quelques-uns d'eux autant de constance qu'aux Espagnols, on y trouvoit du moins plus de feu & de vivacité. Les Espagnols repliquoient, que par le consentement général de tout le monde, l'amour qui n'étoit point accompagné de la constance n'étoit point un véritable amour, & qu'ainsi les François n'aimant pas avec constance, on pouvoit dire que leur amour n'étoit point un amour, mais seulement un feu de paille. Les François soutenoient qu'on avoit vu des François aussi constans que des Espagnols, & les Espagnols avouoient que cela se pouvoit, parce qu'il n'y avoit point de País qui ne produisît des gens contraires au genie général, mais que généralement parlant les Espagnols étoient plus constans que les François, quoique l'Espagne eût aussi produit quelques infidèles. Chacun pour appuyer ses sentimens par des faits

raconta une histoire; les Espagnols en contèrent d'Espagnols, qui avoient aimé jusques à la mort, & même par-de-là; & les François pour leur montrer que tous les Espagnols ne se ressembloient pas, contèrent à leur tour des histoires d'Espagnols qui avoient été inconstans. Les Espagnols leur repartirent par une foule d'histoires de François qui avoient été infidèles, & les François par reciproque en citèrent d'autres de François qui n'avoient jamais changé.

Ces conversations qui furent poussées fort loin avec beaucoup d'esprit & de politesse, avoient assurément quelque chose de curieux aussi-bien que les histoires qui furent recitées pour & contre; mais pour tout cela ni les uns ni les autres ne changèrent point d'opinion, & chacun donna toujours la préférence à sa Nation. Les Espagnols prétendirent que l'indifférence des François se remarquoit jusques dans leur conduite générale, par l'abandon qu'ils faisoient de leurs maîtresses & de leurs femmes mêmes, à qui ils permettoient d'aller par-tout où bon leur sembloit, & avec qui il leur plaisoit, sans en témoigner le moindre chagrin. Les François en convinrent, & prétendirent que c'étoit un amour effectif qui leur inspiroit cette pleine confiance, qu'ils se mettoient sur le pied de croire toute sorte de vertus dans leurs femmes & dans leurs maîtresses, & que d'ailleurs ils se flattoient

LIV. III.
CHAP. L.

d'avoir assez de mérite pour retenir un cœur qui s'étoit une fois donné à eux ; que dans cette persuasion , & sur-tout dans celle d'être parfaitement aimez comme ils aimoient , ils ne concevoient pas ces soupçons injurieux auxquels les Espagnols étoient fujets. Que ces derniers étoient si peu prévenus d'estime pour leurs maîtresses & leurs épouses , qu'ils ne se reposoient de leur fidélité que sur des grilles & des ferrures , & que cette maniere d'aimer avoit quelque chose d'outrageant pour la personne aimée , au lieu que la confiance des François avoit quelque chose de plus noble & de plus généreux , en ce qu'ils s'affuroient entièrement de la fidélité de leurs maîtresses & de leurs épouses sur leur propre vertu & leur sagesse seule , dénuée de tout secours étranger. Ils ajoutèrent , qu'ils convenoient qu'il y avoit en France beaucoup de maîtresses & même d'épouses , qui trompoient cette confiance , & qui étoient véritablement infidèles ; mais qu'ils ne doutoient pas qu'il n'y en eût pour le moins autant en Espagne , étant le propre de tout le monde , & sur-tout des femmes , de se porter avec ardeur à tout ce qui est défendu , & de se dérober à un aussi dur esclavage , que celui où elles se voyent réduites.

Les Espagnols prétendirent que ce peu de confiance , ou plutôt cette jalousie , étoit nécessairement fille de l'amour , & qu'il n'y avoit qu'elle seule qui la fit naître ; qu'une
preuve

preuve de cela est , que nous laissons faire avec indifférence tout ce que veulent faire des gens auxquels nous ne prenons nul intérêt, & qu'au contraire les gens que nous aimons ne font aucune action qui ne nous intéresse , & à laquelle nous ne prenions part en effet. Les François convinrent encore de cela ; mais ils ajoutèrent que ce n'étoit pas par un motif d'indifférence, que les amans & les hommes mariez abandonnoient en France leurs maîtresses & leurs épouses à la garde de leur seule bonne foi, puisque toutes leurs actions les touchoient autant qu'elles pouvoient toucher les Espagnols ; mais que cela provenoit encore du fond inépuisable d'estime qu'ils avoient pour elles , & de leur confiance en leur vertu, qui les empêchoit de croire qu'elles pussent faire aucune démarche contre la fidélité qu'elles leur avoient jurée , ni même avoir la moindre pensée dont ils pussent tirer aucun sujet légitime de se plaindre. Ils convenoient encore qu'il y en avoit plusieurs en France qui faisoient un mauvais usage de cette confiance , que même le nombre n'en étoit pas petit ; mais ils ajoutèrent que généralement parlant il n'étoit pas plus grand qu'en Espagne , parce que l'infidélité des femmes provenoit plutôt du dépit & des chagrins , que des soupçons mal fondez que leurs époux leur donnoient , que d'aucun penchant à l'infidélité, & qu'il y avoit très-

LIV. III.
CHAP. L.

assurément des femmes en Espagne, aussi bien qu'en France, qui seroient toute leur vie restées sages & fidèles, si leurs maris ne leur avoient pas eux-mêmes inspiré l'envie de justifier leurs ombrages & leurs jalousies, & que très-assurément le meilleur parti qu'un homme marié pouvoit prendre, étoit de ne témoigner à sa femme aucun soupçon; & pour soutenir leur paradoxe, ils citèrent les vers de l'Arioste que je ne rapporterai pas, mais bien la traduction ou la paraphrase faite par Monsieur de la Fontaine. C'est dans la coupe enchantée.

Que doit faire un mari quand on aime sa femme?

Rien.

Voici pourquoi je lui conseille

De dormir, s'il se peut, d'un & d'autre côté.

Si le Galand est écouté,

Vos soins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille.

Quand à l'occasion, cent pour une; mais si

Des discours du blondin la belle n'a souci,

Vous le lui faites naître, & la chance se tourne:

Volontiers où soupçon séjourne

Cocuage séjourne aussi.

Les Espagnols ne s'inscrivirent point en faux contre un si bon Auteur, mais ils prétendirent encore que l'amour des François n'étoit point si violent que celui des Espa-

gnols , parce que , disoient-ils , on ne voyoit point de François se jeter , pour l'infidélité de leurs épouses , dans le dernier desespoir , comme on le voyoit souvent en Espagne , sur-tout en Portugal , où un mari trompé se venge sur lui-même , & attende à sa vie de rage & de dépit. Les François ne purent s'empêcher de rire d'un si foible argument que les Espagnols croyoient persuasif & convaincant ; ils le refutèrent en François honnêtes , & qui entendoient raillerie. Ils dirent qu'il étoit vrai qu'on ne voyoit point de François s'empoisonner , se poignarder , ou se pendre , pour avoir eu le malheur de n'avoir point épousé une Vestale , & que sans le respect de tous les Espagnols en général , & des Portugais en particulier , ils regardoient comme des fous ceux qui étoient assez sots & assez malheureux pour en venir à ces extrémités ; que la maniere de France sur un pareil sujet étoit sans doute plus raisonnable , puisque c'est être en effet extravagant , que de se punir des péchez d'autrui , & qu'à le bien prendre , la mauvaise conduite d'une femme ne doit être imputée au mari qu'autant qu'il la souffroit sans y mettre ordre , lorsqu'il le devoit & autant qu'il le pouvoit ; que du reste un homme n'en devoit pas être regardé comme moins honnête , quoiqu'il eût une femme libertine , pourvu qu'il eût fait en homme d'honneur ce qu'il devoit pour la ranger à la rai-

LIV. III.
CHAP. L.

son, pour sauver les apparences, & pour éviter l'éclat & le scandale, dont tout ce contre coup & la honte retomboit sur lui, lorsqu'il faisoit le moindre faux pas.

Pour montrer la différence qu'il y a entre ces divers procédez de gens qui ont des épouses infidèles, dit Sainville, & qu'il y en a qui sont plaints par le public, ou dont on ne parle seulement pas, & d'autres moquez & raillez avec juste raison; pour faire voir en même tems que ce point d'honneur qu'on y attache dépend beaucoup plus de la conduite du mari que de celle de la femme, quoique ce soit elle qui fasse le crime; pour montrer que ce ne sont pas ceux qui examinent la conduite de leurs épouses avec le plus de vigilance qui sont le plus à couvert de leur infidélité, & que c'est cette conduite qui les y pousse: je crois qu'il est à propos que chacun de nous raconte quelque aventure qu'il sçache certainement être arrivée de notre tems en France même, afin de ne point mêler d'histoires étrangères dans nos entretiens; & pour cet effet, je vais, pourfuivit-il, en conter une qui montrera que les précautions d'un jaloux donnent déjà de lui un sujet de risée, qui est encore augmenté lorsqu'il a affaire à des gens qui ont l'esprit de les rendre inutiles, & de les tourner contre lui-même, & qui prouvera en même tems, que la jalousie est en effet un poison mortel pour ceux qui s'y abandonnent.

Et moi , ajouta la Marquise , je raconterai celle d'un fort honnête homme , qui par sa prudence ayant en même tems fauvé sa réputation & celle de sa femme , s'est fait plaindre & loüer par tous ceux qui ont appris son aventure , laquelle s'est enfin terminée à faire de son épouse une des femmes de France des plus sages & des plus retirées. Toute la compagnie ayant prié Sainville de commencer son recit , il le fit en ces termes.

LIV. III.
CAP. LI.

CH A P I T R E LI.

Le Jaloux trompé.

H I S T O I R E.

POUR ne point causer de scandale vous me permettrez de vous cacher le nom des gens à qui l'aventure que je vais dire est arrivée ; & même le lieu & la Province où elle s'est passée , il suffit que ce soit en France & que le heros soit François. Je le nommerai Sotain.

Histoire
du Jaloux
trompé.

C'étoit un homme qui avoit de la qualité , beaucoup de bien , & sans contredit du mérite , si la jalousie ne l'eût jetté dans le ridicule. Il avoit pendant plus de dix ans porté les armes , & acquis la réputation d'un fort brave homme ; il étoit d'une des pre-

LIV. III.
CHAP. LI.

Histoire
du Jaloux
rompé.

mieres Maisons de la Province, bien fait de sa personne, d'une conversation fort aimée & agréable, & n'avoit pas plus de trente ans lorsqu'il se retira chez lui & quitta le service. Il renouvela ses anciennes connoissances avec la Noblesse des environs, & comme il parut résolu de se fixer en Province & de s'y établir, on lui proposa plusieurs partis. Pour peu que l'ambition de sa femme eût été modérée, il étoit en état de la rendre heureuse; ainsi il ne chercha pas tant le bien que la vertu, & pour me servir de ses propres termes, il chercha une femme qui pût lui faire des enfans dont il fût lui-même le pere. Il en trouva une de son goût, d'une beauté achevée, parfaitement bien faite, d'un esprit & d'une douceur d'Ange, d'une famille égale à la sienne, & qui avoit toujours été élevée sous les yeux d'une mere, qui passoit dans la Province pour un exemple de vertu & de sagesse: en un mot c'étoit une femme capable de le rendre heureux lui-même, s'il avoit sçû jouir de son bonheur.

Il la demanda en mariage, & l'obtint. Il eût même le secret de s'en faire aimer autant qu'il l'aimoit. Les deux premieres années de leur mariage passèrent comme un songe tant elles leur durèrent peu, & deux enfans aussi beaux que la mere qui leur virent en si peu de tems furent les témoins convaincans de leurs ardeurs réciproques.

Leur mariage étoit regardé & cité comme le modèle d'une union parfaite sur laquelle le Ciel s'épuisoit en bénédictions ; tout y prospéroit , & si le mari , par son indiscretion , n'en eût point troublé la tranquillité , cela auroit toujours continué par la tendresse , la complaisance & le respect de sa femme pour lui ; mais il étoit écrit que cet homme deviendroit malheureux par sa faute. Tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens distinguez dans leur voisinage , étoient ravis d'avoir chez eux le mari & la femme , qui les recevoient à leur tour le plus honnêtement du monde. Ils étoient le but de l'amitié & de l'admiration de tous ceux qui les connoissoient ; toutes les femmes envioient le bonheur de l'épouse , & les hommes celui du mari ; en un mot on ne voyoit chez eux régner que l'amour , la joye & la concorde ; lorsque tout d'un coup il prit au mari un chagrin noir & une taciturnité qui ne lui étoit nullement ordinaire , son esprit ayant toujours paru auparavant jovial & amusant. Il commença à chercher la solitude , & à picotter sa femme sur la moindre chose , & le plus souvent sur rien ; il vouloit la rendre responsable de mille bagatelles qui arrivoient tous les jours chez lui & qui arrivent d'ordinaire dans une maison de campagne dont elle tenoit le détail au-dessous d'elle , & dont en effet elle ne s'étoit jamais mêlée.

LIVRE III.
CHAP. LI.Histoire
du Jaloux
trompé.

Quoiqu'il fût changé pour elle, elle ne changea pas pour lui, & plus il lui disoit de duretez, plus elle lui répondoit d'honnêteté, & croyant que cette mauvaise humeur provenoit de quelque maladie interne, elle fit son possible pour l'obliger à consulter des Médecins; il la traita de folle, de vouloir lui persuader qu'il étoit malade d'imagination, & bien loin de répondre à ses caresses & à ses avances, comme il avoit coutume, il la repouffoit & la regardoit avec un certain air de mépris qui lui mettoit la mort au cœur. Comme elle l'aimoit véritablement, elle fut si vivement pénétrée de ces manieres, qu'elle en devint effectivement malade. Il eut d'elle tous les soins imaginables, & devant le monde & sa famille il la traitoit comme il l'avoit toujours traitée, mais dans le particulier il étoit toujours enseveli dans son humeur sombre; ce qui fit que bien-loin de recouvrer sa fanté, elle courut risque de la vie.

La fantaisie qu'il avoit dans la tête ne lui avoit point ôté l'amour qu'il avoit pour elle; on peut dire même que plus il la persécutoit, plus il l'aimoit, ou pour parler plus juste, il ne la persécutoit que parce qu'il l'aimoit; ainsi il ne la vit pas plutôt en danger, que son desespoir parut par toutes les marques qu'on en peut donner; jusques-là que sa femme ayant eu une crise, & quelqu'un ayant crié mal-à-propos qu'elle venoit

d'expirer , il voulut se passer son épée au travers du corps ; mais en ayant été empêché par ceux qui étoient dans la chambre de sa femme , il en sortit & alla se jeter par une fenêtre , disant qu'il ne vouloit pas lui survivre. Le bonheur voulut qu'un Chariotier de son Fermier , ayant laissé sous cette fenêtre une chafette pleine de gerbes qu'il conduisoit à la grange , & étant entré dans la cour du Château , Sotain tomba sur ces gerbes , qui sans cela se seroit brisé sur le pavé. On alla au plus vite le retirer de cette charette où il étoit tout étourdi de cette chute ; il en revint , & ce fut pour faire encore un autre coup de desespoir , en se frappant contre la muraille , où il se donna un si grand coup de la tête qu'on le crut mort. Il fut en un moment tout couvert de son sang , & le Chirurgien qui fut appelé pour le panser eut une très-mauvaise opinion de sa blessure ; on le mit au lit toujours gardé à vûe , & lui toujours prévenu de la mort de sa femme , fit en sorte en se tourmentant de défaire les ligatures de sa tête , & ne voulut jamais qu'on y remît la main , qu'après qu'on lui eut dit que sa femme se portoit mieux. Comme il ne voulut pas le croire , on fut obligé de le porter auprès d'elle , il l'accabla d'embrassements , & se laissa panser sans peine.

Elle dont la maladie n'étoit causée que par la peur d'avoir perdu le cœur de son

LIV. III.
CHAP. LI.

Histoire
du Ja'oux
trompé.

LIV III.
CHAP. LI.

Histoire
du Jaloux
trompé.

mari , étant pour lors certaine du contraire , revint la première en santé , & eut de lui tous les soins qu'une honnête femme & prévenue d'amour peut avoir d'un mari qu'elle idolâtre. Sa blessure étoit si grande qu'on fut sur le point de le trépaner ; cependant le mal ne fut pas jusques-là , & il en fut quitte pour garder le lit plus de deux mois , avec des transports de tems en tems qui approchoient de la fièvre chaude , pendant lesquels il avoit perpétuellement le nom de sa femme à la bouche , avec des transports d'amour si vifs , & qui donnoient à connoître un dessein si formé de mourir avec elle si elle mouroit , que qui que ce soit ne put douter que ce ne fût d'amour qu'il fût malade. Cela parut extraordinaire dans un mari , sur-tout en France ; mais enfin c'étoit la vérité , & je doute que jamais Espagnol ait donné des marques plus sincères d'un amour effectif. Elles étoient trop naturelles pour être étudiées , & c'est en cela qu'elles en sont plus croyables. Tout le monde étoit donc convaincu que jamais femme n'avoit été autant aimée de son époux que celle-là l'étoit du sien ; elle le crut aussi & ce fut son malheur , parce que cela l'obligea à en avoir pour lui plus d'égards & plus de complaisance dans les ridicules démarches que cet esprit incorrigible lui fit faire.

Peu après que sa santé fut rétablie , sa

premiere humeur sombre le reprit, & elle croyant que leur union reciproque lui donnoit le privilege d'entrer dans ses secrets, le supplia mille & mille fois de lui dire d'où pouvoient lui provenir ces distractions d'esprit & cet assoupissement dans lequel il paroïssoit toujours plongé. Il lui répondit pendant plus de trois mois que ce n'étoit rien, & enfin persécuté tous les jours par sa femme, il ne se put faire davantage de violence. Il lui dora la pilule le plus qu'il put, & lui avoua son extravagance & sa jalousie. Il lui dit que son cœur & sa possession faisoit tout son bonheur, & qu'elle lui étoit tellement chere qu'il ne connoissoit point d'homme plus heureux que lui, & que l'état où elle le voyoit ne provenoit que de la peur de la perdre, ou de la partager avec un autre aussi heureux & peut-être plus heureux que lui. Sa femme bien loin de lui reprocher le peu d'estime qu'il faisoit d'elle & de sa vertu, reçut sa déclaration comme une preuve de son amour, le remercia de l'avoir tirée de son inquiétude, & lui demanda le plus honnêtement du monde si elle avoit eu le malheur de lui donner par quelques-unes de ses actions quelque sujet de soupçon, lui protesta qu'elle n'avoit jamais aimé que lui, & qu'elle sentoit bien qu'elle n'en aimeroit jamais d'autre; mais que pour lui mettre tout-à-fait l'esprit en repos, elle alloit prendre un autre train de vie.

LIV. III.
CHAP. LI.

Histoire
du Jaloux
trompé.

Après cela elle l'embrassa & le supplia de vouloir bien lui prescrire les compagnies qu'il vouloit bien qu'elle vît, l'assurant que toutes lui étoient également indifférentes, & qu'elle n'avoit d'amitié ni de liaison de société avec personne qu'autant qu'il en avoit lui-même ; que tous les vœux de son cœur se terminoient à l'aimer, à lui plaire & à n'avoir point d'autre volonté que la sienne. Une manière si honnête parut remettre un peu l'esprit démonté de son mari, qui ne lui prescrivit point d'autre manière de vie que celle qu'elle avoit jusques-là pratiquée ; mais elle se le tint pour dit, & sur des défaites honnêtes elle se dispensa peu-à-peu de rendre des visites & se retira des compagnies qui venoient chez elle, en sorte qu'elle se retrancha dans son seul domestique, & ne sortoit plus du tout de chez elle que pour aller à l'Eglise, encore étoit-ce avec lui, & outre cela elle eut l'honnêteté de ne dire à qui que ce fût les chimeriques visions de son époux, & rejetta sur elle-même la cause de la vie retirée qu'elle menoit, sans faire connoître que c'étoit le fruit des chimères de Sotain.

Elle ne visitoit même que fort rarement son pere & sa mere, qui plusieurs fois lui en demandèrent la raison, sans en pouvoir tirer d'autre, que celles qu'elle donnoit à tout le monde. Une conduite si sage & si retirée auroit remis l'esprit de tout autre